L’aveugle et son prurit

par Eesha Sardesai

L’obscurité l’enveloppait. Il cligna plusieurs fois des yeux – en vain, il le savait bien, ceux-ci ne s’adapteraient jamais. D’ailleurs, grâce au peu de vue qui lui restait, il était à peu près certain qu’il n’y avait aucune source de lumière dans cette pièce, aucune lampe, aucune fenêtre par laquelle aurait pénétré l’éclat argenté de la lune.

Non, il était dans une obscurité totale. L'obscurité et – *le silence*. À l’exception de ses pensées, qui semblaient devenir de plus en plus bruyantes à mesure que la panique montait dans sa poitrine. Il repassa la question dans son esprit : comment avait-il pu atterrir ici, dans cette pièce sombre et sans fenêtre, sans personne pour l’aider ?

L’ironie, c’est que cette pièce froide et hostile faisait partie d’un palais. Et ce palais était *splendide* – spacieux, magnifique et parfaitement situé dans un paysage idyllique, entouré de tous côtés de vertes collines. C’était l’endroit le plus heureux, le plus splendide, le plus paisible qu’il ait connu et il était *à lui.*

Oui, sa famille avait emménagé dans cette somptueuse demeure quelques mois auparavant et depuis qu’ils habitaient là, l’homme s’était mis à explorer ses nombreuses pièces et coursives. Le problème, c’est qu’il aimait le faire seul et la nuit, quand sa vue déjà faible était au plus bas.

C’était ce qu’il avait fait ce soir-là, partant sur la pointe des pieds une fois le reste de la famille couché. Il avait fredonné tout en marchant, s’orientant en se fiant à sa mémoire et à son instinct, ainsi qu’aux contours de l’architecture qu’il distinguait faiblement à la lueur des appliques sur les murs. Finalement, il avait descendu plusieurs volées d’escaliers jusqu’à ce qu’il se retrouve dans le couloir du sous-sol, face à ce qu’il pensait être une porte ouverte. Il ne savait pas où menait cette porte, et il ne pouvait pas voir à l’intérieur.

« Tu ferais sans doute mieux de faire demi-tour », l’avertit une petite voix dans sa tête. Mais il resta sur place. Quelque chose dans cette pièce – son mystère, les

possibilités qu'elle offrait – l'attirait irrésistiblement. Chassant les pensées négatives, il se rua à l'intérieur.

Il parcourut la pièce un moment, espérant heurter quelque objet ou meuble qui lui donnerait une idée du lieu où il était. Mais ce ne fut pas le cas, et tout ce qu'il put remarquer au bout de quelque temps, c'était une légère odeur de moisi.

Soudain, quelque part derrière lui, il entendit un son. Un *clac.* Il eut un haut-le-cœur. À n'en pas douter, c'était le bruit de la porte qui s'était refermée.

C'est comme cela qu'il s'était retrouvé là, aveugle et dans l'obscurité, dans une pièce inconnue sans issue immédiate. Il inspira profondément, essayant de dissiper la peur qui avait envahi sa poitrine et remontait maintenant dans sa gorge. Heureusement, ses pensées se calmèrent assez longtemps pour qu'il puisse en tirer quelque chose d'utile. « Un plan, se dit-il, il me faut un plan. »

Il y *avait* toujours une porte, bien sûr, donc un moyen de sortir. Et il s'agissait d'un espace clos, ce qui signifiait qu'il finirait par trouver cette porte. Il se mit à avancer, les bras tendus dans le noir d'encre, palpant, palpant...

Toc.

« Nous y voilà », pensa l'homme avec satisfaction. Il avait tapoté un des murs. Maintenant, il suffisait de marcher prudemment, toujours dans la même direction, en tâtant le mur, jusqu'à ce qu'il arrive à la porte. Cela semblait assez facile.

Il fit un pas, puis un autre, et un autre et encore un autre, les doigts courant sur le ciment froid. De toute évidence la pièce était très grande, le mur semblait sans fin. Quand il finit par atteindre un angle, là où le mur rejoignait le mur adjacent, il dut refaire la même démarche. Maintenant, il avançait en tâtant le *nouveau* mur dans l'espoir d'atteindre la porte.

Il continua ainsi pendant un moment. Il était certain de se rapprocher de la porte. Cela ne pouvait plus être très long.

C'est alors qu'il remarqua un léger picotement sur son nez. Une démangeaison soudaine.

Il fronça le nez par réflexe, essayant d'ignorer ce qui se passait, mais la démangeaison était de plus en plus forte, encore plus forte, toujours *plus forte*. Il avait les larmes aux yeux à force de se retenir de se gratter. Ses mains étaient toujours sur le mur, mais son attention était ailleurs. Il ne pensait plus qu'à son nez qui le démangeait. La sensation était irrépressible ; elle était obsédante.

« Il faut absolument que je me gratte ! » cria-t-il, désespéré, à la pièce vide.

C'est ce qu'il finit par faire. Il enleva les deux mains du mur (une main aurait suffi, mais l'homme n'était pas exactement dans un état d'esprit lucide) et il se gratta le nez à cœur joie. Ce faisant, il continua à marcher sans plus prêter attention à l'endroit où il allait.

« *Ahhh !* » dit-il, soulagé, quand il eut suffisamment gratté sa démangeaison. Il plaqua à nouveau les mains sur le mur et reprit sa recherche.

Il s'écoula encore du temps, l'homme n'aurait pu dire combien. « Continuons, se dit-il. J'y suis presque. »

Au moment où cette pensée surgit, la démangeaison revint. Seulement, cette fois, c'était au mollet. L'homme essaya à nouveau de résister à l'envie de se gratter, mais plus il résistait, plus la démangeaison semblait s'étendre sur une grande surface. Bientôt, ce ne fut plus juste le mollet qui le démangeait, mais le reste de la jambe aussi ! Il se retint pendant un temps qui lui parut une éternité mais c'était une torture et il capitula, lâcha le mur et s'écroula au sol pour se gratter frénétiquement la jambe.

Quand enfin la démangeaison eut cessé, il se releva. Il choisit une direction au hasard et recommença à tapoter le mur. « Cette fois, se dit-il, je vais vraiment trouver la porte. »

Il continua à marcher ainsi, tout en se grattant. Ça le démangeait ici. Et puis là. Et puis sur le côté. Et puis de l'autre côté. *Ça démange. On gratte. Ça démange. On gratte*. L'homme continua à tourner en rond, son esprit faisant des bonds aussi frénétiques que ses jambes.

Dans toute cette agitation qu'il avait lui-même provoquée, il ne réalisait pas qu'il dépassait sans cesse la porte. Lors de ses tours de la pièce, ses doigts étaient arrivés plusieurs fois à un cheveu du bord de la porte, mais chaque fois une nouvelle démangeaison avait distrait son attention.

Dehors le soleil commençait à se lever au-dessus des collines, baignant le palais de chaleur et de lumière. Mais de cela non plus, l'homme n'avait pas conscience. Il était épuisé. Il se mettait à délirer. Il était coincé dans cette pièce infernale, écartant les doigts jusqu'à l'absurde sur les murs, marchant, rampant, se grattant pour se frayer un chemin vers nulle part.

Les sages de l'Inde ancienne mettent en garde les chercheurs contre le risque de devenir esclaves de leurs sens, de céder étourdiment à n'importe quel désir qu'ils sentent surgir en eux. Une telle personne, disent les sages, n'est pas mieux lotie que l'homme aveugle atteint de prurit.

Cette histoire est adaptée d'une fable classique racontée dans les textes de la philosophie indienne du Védanta.

© 2024 SYDA Foundation®. Tous droits réservés.